

LE PUBLIC DANS LES CHOSES OU COMMENT LES RUES D'UNE VILLE VIENNENT RETRAVAILLER LA THÉORIE POLITIQUE

GIULIETTA LAKI

Que se passe-t-il si l'on observe à la loupe des objets ordinaires qui ponctuent les rues d'une ville – Bruxelles – pour enquêter, par leur biais, sur le politique* ? À l'aide d'une approche pragmatiste et de « méthodes » qui trouvent leur inspiration dans les travaux de John Dewey et de William James, ces choses deviennent des indices, témoins et acteurs qui demandent à être pris en compte. Des objets aussi minuscules et a priori insignifiants qu'un pot de fleurs, une affiche, ou un déchet deviennent l'occasion d'explorations sociologiques et nous invitent à poser la question : qu'est-ce que la rue ? En quoi consiste l'expérience de la ville ? Et de quelles manières est-elle – concrètement – constitutive de la vie publique ? Ces « affaires », exposées ou abandonnées dans les rues, nous incitent ainsi à retravailler des pans de la théorie politique – ici la notion d'espace public et la théorie des publics – pour les considérer dans une perspective esthétique et matérielle. Quelles conclusions peut-on en tirer sur le sens de la publicité, vue sous l'angle de la sensibilité et de la disponibilité ?

MOTS-CLEFS : ESPACE PUBLIC ; MATÉRIALITÉ ; ESTHÉTIQUE ; WILLIAM JAMES ; JOHN DEWEY ; ETHNOGRAPHIE URBAINE.

* Giulietta Laki est docteure en sciences politiques et sociales au Groupe de recherche sur l'action publique (GRAP), Université Libre de Bruxelles [Giulietta.Laki@ulb.ac.be].

« [Il s'agit de comprendre] en quoi la ville est bien plus qu'un "contexte" et un terrain, en quoi elle concerne une philosophie de l'univers pluraliste, et comment elle modifie ou retravaille les théories de l'action collective, de la coordination des activités, de la coopération ou de l'accord dans un univers de discours. »
(Isaac Joseph, « Pluralisme et contiguïtés », 2002 : 114)

ENLÈVEMENT D'UN OBJET DE LA RUE

En janvier 2018, un buste du Roi Léopold II est volé dans le parc Duden à Bruxelles. Rapidement, le vol est qualifié comme « enlèvement » et revendiqué par l'Association Citoyenne pour un Espace public Décolonial (ACED) qui s'intéresse aux histoires et significations rendues présentes dans l'espace public urbain par la statuaire et la toponymie¹. Dans un communiqué de presse, l'ACED rend compte de son action :

Bien qu'opposés à la violence, nous avons été contraints de prendre cette mesure radicale face au refus répété des pouvoirs publics d'engager tout débat sérieux sur la toponymie et la statuaire à la gloire du passé colonial et, plus largement, refuser tout examen de conscience quant à cette page sombre de notre histoire. Nous estimons que cette politique de l'autruche constitue une faute majeure et une insulte aux valeurs d'une société qui se veut démocratique [...] Mis à l'honneur par l'historiographie officielle, Léopold II est surtout l'auteur d'une entreprise méthodique de pillage, responsable de plusieurs millions de morts, qui a profondément déstructuré les sociétés locales. La gravité de ces crimes invalide toute démarche visant à louer publiquement l'action de Léopold II dans d'autres domaines. [...] Continuer d'honorer cette tache indélébile de l'histoire nationale constitue un frein durable à toute tentative de construire les relations intercommunautaires de manière pacifiée. En effet, quelle meilleure

manière d'exclure un segment de la communauté nationale que de commémorer les bourreaux de ses aïeux ? (RTBF, 2018)

Ces faits font grand bruit dans la presse locale et sur les réseaux sociaux. Marc-Jean Ghysels, alors bourgmestre de la commune² où sont situés le parc et cette statue (commune de Forest, Région Bruxelles-Capitale), diffuse dès le lendemain un appel vidéo le montrant dans le parc, à côté du socle vide (fig. 1) :



Fig. 1 – Capture d'écran de la vidéo de Marc-Jean Ghysels. (©Marc-Jean Ghysels)

[...] On peut comprendre la volonté de cette association de lancer le débat sur le passé colonial de la Belgique. Mais je ne suis pas tout à fait d'accord avec leur manière d'agir. Cette statue, qui faisait référence à Léopold II non pas par rapport au passé colonial,

mais par rapport au fait qu'il avait créé le parc Duden, fait partie du patrimoine bruxellois. Et je ne pense pas que s'attaquer au patrimoine bruxellois dont tous les promeneurs du parc peuvent profiter est une bonne chose. Donc je voudrais m'adresser à ce collectif en disant : contactez-moi, trouvons un moyen pour qu'on puisse récupérer et remettre ce buste sur ce socle, et discutons ensemble de ce que vous souhaitez, et voyons si on peut trouver un terrain d'entente... (Marc-Jean Ghysels, 2018)

Un jour plus tard, une copie presque conforme du buste apparaît sur le socle : une sculpture entièrement réalisée en graines, que les médias appellent « durable », « biodégradable », ou encore « destinée aux oiseaux » (fig. 2)... L'auteur de la sculpture reste anonyme. Quelques jours plus tard, le buste d'origine est retrouvé dans les fourrés du parc.



Fig. 2 – Buste en graines (auteur anonyme) qui est apparu à l'emplacement de la statue de Léopold II, le surlendemain de l'enlèvement. (Licence art libre, Peter Westenberg)

Cette action à l'encontre du patrimoine statuaire – et particulièrement de celui en l'honneur de Léopold II – n'est pas un cas isolé, comme le remarque la presse de l'époque :

Le « Roi bâtisseur », fort controversé, a déjà été la cible de militants anticoloniaux. Ainsi, sa statue équestre sur la place du Trône (Bruxelles) a été badigeonnée de peinture rouge à plusieurs reprises : en 2008, 2013 et 2015. En 2017, une autre statue de Léopold II, à Mons, a été recouverte de photos rappelant les exactions coloniales. Et en 2004, c'est une main d'une statue de Léopold II, dressée sur la digue d'Ostende, qui a été coupée en guise de protestation contre la politique coloniale menée au Congo par la Belgique à l'époque. (RTBF, 2018)

Ce même buste, pourtant loin d'être un monument célèbre, a par ailleurs déjà fait l'objet de bon nombre d'interventions, le plus souvent de tags de dénonciation, mais aussi, sur un autre registre, il a été modifié à plusieurs reprises par un artiste floréal – Geoffroy Mottart – qui se propose de faire revivre la statuaire publique passant autrement inaperçue, en lui fabriquant méticuleusement des barbes et coiffes florales sur mesure (fig. 3).

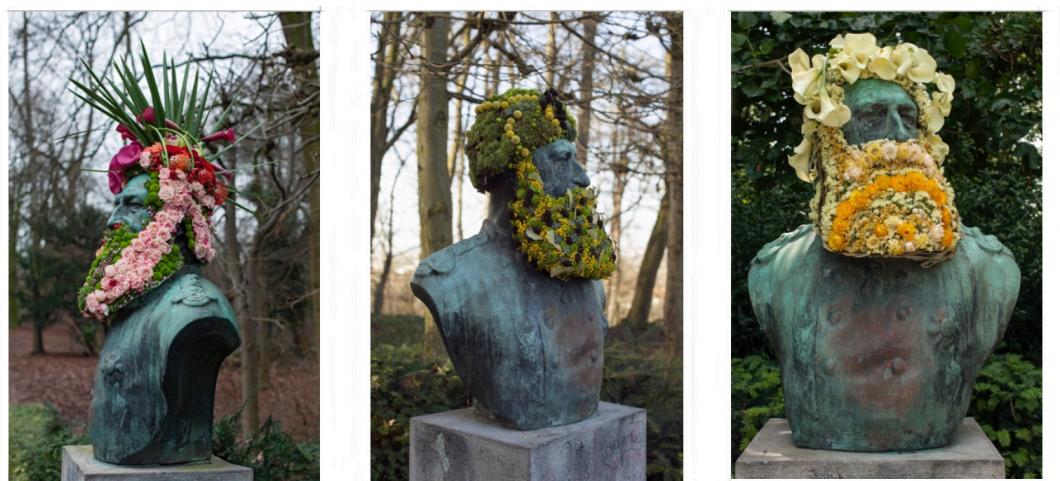


Fig. 3 – Coiffes florales réalisées par l'artiste Geoffroy Mottart. (© Geoffroy Mottart)

Le cas de la statuaire publique est somme toute exceptionnel par rapport à d'autres objets de petite taille³ que l'on peut remarquer dans l'espace public urbain : il s'agit de choses auxquelles – par

définition – est conféré un caractère symbolique et fondateur de la société (Zask, 2013). Le fait d'être « politique » constitue la raison même de leur existence : l'État, ou d'autres instances de la fonction publique, les fait réaliser et placer précisément dans le but de « représenter » – rendre présentes – les valeurs publiques, forgées au cours de l'histoire. Ces objets sont ainsi en quelque sorte désignés comme un point de ralliement entre l'espace public physique et l'espace public au sens politique.

Mais si, dans le cas du buste, conférer à cet objet un caractère « politique » fait probablement consensus, qu'en est-il d'autres objets, qui ne sont habituellement pas considérés comme afférents au « domaine » du politique, qui ne relèvent aucunement de l'action étatique, et qui n'engendrent pas de controverse ou de débat public ?

Qu'en est-il d'un simple déchet abandonné sur un trottoir par exemple, ou des bibelots exposés sur les appuis de fenêtre des rez-de-chaussée, des affaires entreposées sur un balcon, des autocollants placardés sur le mobilier urbain, des affiches, drapeaux, annonces, pots de fleurs, pancartes publicitaires, etc. ? Toutes ces choses peuvent *par moments* être activées pour leur potentiel politique, « faire débat », « poser problème »... mais comment les considérer en dehors de ces occasions ponctuelles ? Ont-elles alors une quelconque importance publique ?

C'est là qu'intervient la sensibilité pragmatiste, qui prône d'étudier l'émergence graduelle et relationnelle de l'importance, qui engage à porter attention à l'ancrage et à l'arrière-fond ordinaire du politique, ou encore qui incite à prendre en compte toutes les conséquences de l'action, et non pas seulement celles qui étaient activement visées. Plus spécifiquement, la philosophie de William James et l'idée d'une « perspective du corps » posent d'emblée l'expérience sensible de l'environnement de vie comme une question de connaissance qui demande à être explorée, dans sa portée à la fois pratique et théorique.

Cette sensibilité pragmatiste m'a poussée à conduire une ethnographie minutieuse des choses qui ponctuent les rues de « ma » ville – Bruxelles – pour évaluer si et dans quelle mesure elles pouvaient avoir une telle importance, et si et dans quelle mesure elles pouvaient – ou devaient – avoir un mot à dire dans la théorie politique. En écho à la citation d'Isaac Joseph en épigraphe, je souhaite montrer dans cet article que – grâce à cette sensibilité – un terrain d'étude fait d'entités aussi concrètes, minuscules et situées que les objets ordinaires permet de déceler toute une série de pistes pour retravailler les théories de l'action collective (au sens large du terme – Cefaï, 2009). Dans ce cas-ci, il s'agit d'articuler la *théorie des publics* selon Dewey à celle, habermassienne, de l'*espace public*, en abordant les deux par une approche centrée sur l'esthétique et la matérialité.

En effet, deux principales réponses peuvent être identifiées pour éclairer l'importance sociétale et politique des choses de la rue. J'esquisserai brièvement la première pour y revenir après avoir exploré la deuxième.

LES RUES D'UNE VILLE COMME ESPACE PUBLIC

Premièrement, l'importance de ces choses pourrait découler du fait qu'elles sont placées ou abandonnées dans un endroit qui est considéré – sous plus d'un point de vue – fondateur de la vie publique : elles sont situées dans l'« espace public ».

La question de l'articulation entre espace public *physique et matériel* et espace public *politique* traverse en filigranes toute une série de disciplines, de l'aménagement urbain aux sciences humaines et sociales. L'usage du terme « espace public » s'est généralisé en urbanisme dans les années 1980 et a, depuis, inspiré l'action, l'écriture et les discours d'urbanistes, administrateurs, sociologues, philosophes, juristes, journalistes, artistes, politologues, militants et investisseurs. Depuis la publication de la traduction de l'ouvrage de Jürgen

Habermas *Strukturwandel der Öffentlichkeit* (1962) en langue française sous le titre *L'espace public*⁴ en 1978, cet ouvrage de philosophie politique a eu un certain succès dans les études urbaines. Un choix de traduction redoutable et approximatif, qui opère un double déplacement par rapport au titre d'origine : d'une part, il exagère la dimension spatiale (qui correspondrait plus précisément à l'allemand « *öffentlicher Raum* ») ce qui, paradoxalement, ouvre la voie à un écrasement de l'espace public matériel sous le poids d'attentes normatives. D'autre part, en optant pour une formulation substantive, cette traduction abandonne l'aspect « en devenir » de la publicité (*Öffentlichkeit*) en tant que processus historique et contingent (Tonnelat & Terzi, 2013 ; Berdoulay *et al.*, 2004). Par ailleurs, le modèle de démocratie délibérative et les modalités de participation à la sphère publique habermassienne ont d'abord suscité l'engouement en ce qui concerne la participation urbaine, mais ont ensuite fait l'objet d'innombrables critiques, notamment concernant le caractère discursif et rationalisant des modalités de participation (donner un avis, le défendre en argumentant) et le caractère abstrait et désincarné des finalités envisagées (le bien commun et l'intérêt général), ainsi que son caractère procédural qui – faisant abstraction des différences – ignore les inégalités d'accès et d'usage de ce genre de dispositifs.

À noter que même la définition d'« espace public » *au sens physique et matériel* n'est pas univoque. Sa délimitation emprunte différents types de critères – tantôt typo-morphologiques et formels (ce sont les rues, places, parcs...⁵), tantôt fonctionnels (les espaces de circulation, ou espaces reliant différentes fonctions), ou bien des critères juridico-administratifs (ce sont des lieux de propriété publique, ou des lieux relevant du domaine public) ; ou encore des critères d'usage, qui insistent sur l'« accessibilité » et le caractère « exposé » de ces lieux, régis par un régime d'interaction spécifique, celui des « relations en public ». Alors que la question de la publicité comme observabilité et comme accessibilité est reprise à Erving Goffman (1963/2013), dans la lecture qu'en propose, aux États-Unis, Lyn Lofland (1985 ; 1998), et en France, Isaac Joseph (2007), l'idée que le caractère « exposé » des

actions et interactions dans les rues d'une ville institue un type de sociabilité spécifique (et vice-versa) remonte aux travaux de Georg Simmel au tournant du XX^e siècle. Pour lui l'expérience sensible et sensorielle doit être comprise comme le fondement de la sociabilité – et plus encore de la sociologie.

Dans les années 1990, Isaac Joseph constatait que la catégorie d'espace public, entendu comme lieu et occasion de l'action, était loin d'avoir épuisé son potentiel heuristique. Ce double constat reste étonnamment d'actualité de nos jours.

[...] Le terme n'a pas bonne presse et on l'oppose aux grandeurs du dessein et aux certitudes de la restauration. Il a pourtant le mérite de ne rien ignorer des forces qui font de la ville bien plus qu'un projet ou un plan, qui recomposent constamment la scène urbaine et dont l'évolution des espaces publics est la traduction ou le symptôme. (Joseph, 1992 : 210)

Il nous faut comprendre en quoi et comment la rue rend l'action possible. Joseph, armé de ses convictions écologiques, n'oubliait pas de prendre en compte les objets :

[...] Les recherches consacrées au monde des objets et des artefacts sont précieuses pour l'analyse des espaces publics, de leurs « aménités » comme de tout ce qui fait de la rue un espace d'intelligibilité et d'action. (Joseph, 1998 : 66)

Cette question se pose par rapport à toutes sortes d'actions, y compris individuelles, mais d'autant plus lorsque l'action est commune ou conjointe, ou lorsqu'elle est faite en réponse à d'autres qui la précèdent... d'autant plus donc lorsqu'elle se situe dans un espace partagé.

Afin de comprendre la façon dont les objets participent au fonctionnement de cet espace d'intelligibilité et d'action, j'ai enquêté sur

les relations à l'environnement urbain par le biais d'objets : à la fois dans leur mise en place (laisser des traces matérielles dans la ville – y abandonner, placer ou exposer des objets) et dans ce que ces choses déclenchent chez le passant qui les perçoit, y compris sous forme de réponses matérielles aux traces et objets d'autres personnes...

Encore, selon Joseph, il faut

[...] comprendre l'espace public non seulement comme espace abstrait de délibération intersubjective, mais comme espace du mouvement, du rassemblement, de la dispersion et du passage.
(Joseph, 1992 : 217)

Ces pistes d'enquête ethnographique sont d'emblée adressées à la théorie politique. Par le glissement des discours aux pratiques et la mise en exergue des rues comme espace de communication par les objets et d'interaction matérielle, corps à corps, une telle étude empirique met non seulement à l'épreuve la définition de l'espace public comme sphère politique, mais aussi, le cas échéant, lui confère une nouvelle actualité. Et elle le fait en relisant, d'un même regard, Simmel, Park et James – en écho au geste, déjà pragmatiste, accompli par Isaac Joseph dans *Le passant considérable* (1984).

Revenons au questionnement initial : les choses de la rue ont-elles une importance sociétale et politique ? Si la première réponse fait remonter l'importance d'un objet ordinaire à son caractère exposé dans la rue, à son caractère public dans le sens d'une accessibilité – ou disponibilité – pour tout un chacun, la deuxième manière de répondre s'intéresse davantage au moment d'émergence d'un intérêt, en situation. Définition spatiale d'une part, définition relationnelle de l'autre, nous verrons que les deux réponses ne sont pas sans liens entre elles et que la perspective matérielle et esthétique exige de les articuler.

LES PUBLICS D'OBJETS

La deuxième manière d'explorer l'importance sociétale et politique des choses de la rue consiste à les considérer en tant que « *matters of concern* » : des choses et affaires qui touchent des publics. C'est ce qu'avancent Bruno Latour et Peter Weibel, en 2005, avec l'exposition « *Making Things Public* », au Zentrum für Kunst und Medientechnologie (Karlsruhe). Ils y proposent de revigoriser le politique à partir des choses (*Dingpolitik*) et insistent, avec Noortje Marres (2005), sur l'importance des « *issues* » ou des « *affaires* » pour la formation des publics dans la philosophie de John Dewey (Latour & Weibel, 2005). Cette proposition doit être située en lien avec la dynamique de redécouverte en France des travaux d'auteurs pragmatistes et avec l'exploration de la question du public par leurs biais dans les années 1990 (Cefaï & Joseph, 2002). Depuis lors, de nombreux ouvrages ont contribué à dessiner les contours d'une approche matérielle des publics et du politique (Bennett, 2010 ; Braun & Whatmore, 2010 ; Bryant, 2011 ; Marres, 2012). Toutefois, plutôt que d'aborder cette question par la littérature, je vais ici tracer cette trajectoire à nouveaux frais, à partir de mon propre terrain, qui a pour particularité empirique de s'intéresser aux objets exposés dans la rue, et pour particularité théorique d'adopter une lecture quelque peu décalée des travaux de Dewey.

Avec le buste de Léopold II, nous étions face à un cas exemplaire : ce buste (et ses différentes reproductions, en photographie, sur écran ou en trois dimensions) touche toute une série de personnes et les engage dans des actions aussi diverses que s'intéresser, s'informer, s'indigner, vandaliser, enlever, décorer, préserver, prendre en photo, écrire un article, commenter, partager, relater, répondre, faire un appel, se déplacer, etc. L'objet-buste mobilise... des publics ?

On peut généralement comprendre les publics deweyens comme des groupements de personnes affectées par les conséquences indirectes d'une affaire ; mais il est vrai que dans *Le public et ses problèmes*

(1927/2010), il est question de problèmes d'une certaine envergure, et de conformations d'une certaine consistance, dont l'horizon pratique est celui de la mobilisation pour assurer la bonne prise en charge du dossier, et ce, autant que possible, par les institutions publiques. « Les conséquences indirectes, étendues, persistantes et sérieuses d'un comportement collectif et interactif engendrent un public dont l'intérêt commun est le contrôle de ces conséquences. » (*Ibid.* : 217). L'organisation d'un public en un État constitue en quelque sorte l'horizon normatif pour tous les autres publics.

Peut-on alors considérer que les objets de la rue mobilisent de véritables « publics » au sens de Dewey ?

Selon une telle approche restrictive, seulement en partie. Le buste de Léopold II par exemple, participe de la formation d'un public : les actions sur lui et avec lui sensibilisent au passé colonial de la Belgique, cause d'une certaine envergure (qui dépasse les directs intéressés). L'ACED souhaite informer l'opinion publique mais aussi – ou surtout – voir sa cause prise en charge par les institutions publiques, peut-être même transformer ces institutions pour qu'elles intègrent le processus de décolonisation. Cela dit, le cas de la statuaire publique constitue une exception ; cette définition restrictive ne permet pas d'explorer l'importance sociétale et politique d'objets plus ordinaires.

Si, par contre, comme de plus en plus d'auteurs le suggèrent (Girel, 2013 ; Maldelrieux, 2016), on lit les travaux de Dewey en insistant davantage sur les recoulements et sur la continuité entre ses différents ouvrages, notamment avec *L'art comme expérience* (1934/2010) et la « Théorie de la valuation » (1939/2011), une conception élargie des publics devient non seulement possible, mais nécessaire.

Lorsque la priorité est d'explorer la démocratie comme un mode de vie, prégnant à toutes les manières de faire et de dire des citoyens, le concept de public devient un moyen d'appréhender les moments de saisie, les multiples accroches et engagements par et à propos

d'« *issues* » de tailles différentes : du trouble infinitésimal aux véritables occasions de mobilisation.

Une telle conception élargie du public s'avère indissociable de celles de « valuation » et d'« enquête », qui constituent la base de l'attitude active du citoyen saisissant ce qui l'attire, œuvrant pour ce qu'il retient être désirable, évitant ce qui le répugne, ou combattant ce qui s'avère être néfaste. Dans la mesure où le public est l'ensemble des êtres indirectement affectés par un objet ou un problème, la valuation est pour chaque individu le processus d'intéressement, constitutif de ces attachements.

C'est justement un récit d'impressions urbaines qui fournit un premier indice de cette voie matérielle et esthétique du public, récit que Dewey consigne dans une lettre à sa femme Alice lors de son arrivée à Chicago en 1894 :

[...] Toutes sortes de choses t'y sollicitent ; la ville semble remplie de problèmes qui tendent la main en demandant d'être résolus – ou sinon d'être jetés au lac. Je n'avais pas idée que les choses pouvaient être tellement plus « phénoménales » et objectives que dans un village de campagne, et coller ainsi à la peau en empêchant de simplement penser à elles. Le premier effet est assez paralysant, mais après coup, ça devient stimulant, en tout cas subjectivement, et c'est peut-être après tout à ça que sert le chaos dans le monde, et pas vraiment à être résolu. Mais on ne peut se défaire de la sensation qu'il y a une « méthode » et que si seulement on pouvait la saisir, les choses pourraient être infinitiment plus claires. (Lettre de Dewey à sa femme Alice Dewey du 12 juillet 1894, citée *in* Westbrook 1991:84 – trad. fr. de l'auteure)

Certains travaux de Dewey sur l'art et sur la valuation peuvent être considérés comme une esquisse de cette « méthode ». Ils m'ont fourni une sorte de mode d'emploi pour opérer un suivi graduel et empirique depuis l'expérience sensible de l'environnement urbain

jusqu'à la théorie politique. Pour déployer cette deuxième réponse, je l'aborderai au détour d'un objet, afin de donner un aperçu empirique de cette méthode.

L'objet par lequel j'entrerai en matière est, cette fois, des plus ordinaires et, *a priori*, apolitique : un avis de recherche de chat perdu. Cette affiche (fig. 4) a accroché le regard de presque la moitié (trois sur sept) des participants d'une des « marches exploratoires » que j'ai mises en place dans le but de sonder l'expérience sensorielle de l'espace urbain et les manières d'en faire sens⁶. Je vais approcher cet objet de deux manières : d'abord par une description approfondie de ce qu'une photographie de sa matérialité soi-disant « inerte » donne à voir des « transactions »⁷ qui ont eu lieu autour et avec lui ; et ensuite à travers les comptes rendus des trois participant·e·s de la marche exploratoire qui l'ont remarqué.

COMMENT UN OBJET INTÉRESSE-T-IL DES PASSANTS ?

En grand, cette affiche expose les mots « MISSING » et « RÉCOMPENSE » et la photographie du chat recherché. L'image est dédoublée par sa description écrite : « chat roux, poils longs, tache blanche sur le nez ». Cette description par les mots, redondante par rapport à la photographie, prend toute son utilité au moment où se déroule la marche exploratoire, car l'affiche est abîmée : une partie de l'image est parsemée de taches d'humidité, probablement produites par des gouttes de pluie qui ont localement dissous l'encre. Sans les mots, on passerait à côté de la tache blanche sur le nez du chat, dissimulée par les salissures du papier qui a été entre-temps exposé aux intempéries.

« Entre-temps » signifie ici entre le temps de la production de l'affiche imprimée et le temps de sa saisie par les participants à la marche. Cet objet porte en lui d'autres indices de son « historicité », des indices qui pointent vers différents plans temporels, chacun constituant une situation à laquelle l'objet a participé activement, et dont il



Fig. 4 – Photographie issue d'une marche exploratoire réalisée à Bruxelles en 2012.
(Licence art libre, Giulietta Laki)

porte les traces. Il existe plusieurs moments d'action sur et avec ce même objet : en ce qui concerne la production de texte, une première couche est constituée par le document produit à l'ordinateur. Elle inclut ladite description du chat, la date de disparition (le 16.09.2012), l'indication qu'il portait un collier avec un numéro de téléphone portable et une répétition d'un numéro de contact (logiquement celui du « maître » du chat) sur les bords de la feuille ; ces numéros sont découpés pour former des petites languettes qui invitent à être détachées et emportées. Cet ensemble, produit au moment « t », est devenu le support d'autres transactions, textuelles ou non, faites par des humains

ou d'autres acteurs ou « actants » (Latour, 1989, 1997 ; Law & Hassard, 1999). Au stylo à l'encre bleue, la date de disparition est raturée et remplacée par une plus récente, le 23.10.2012. La mention du port de collier indiquant le numéro de portable du « maître » est elle aussi raturée. De plus, une phrase est ajoutée tout en haut de l'affiche : « Et oui, il est de nouveau en vadrouille [*illisible sur la photographie*] Svp aidez-le à rentrer chez lui ». Enfin, une troisième couche de texte vient s'ajouter aux précédentes : une autre calligraphie note tout en bas de l'affiche : « Apparemment il a déménagé/donc il est ok ! :-) ». Nous pouvons supposer que l'auteur de ce troisième message, qui s'inscrit sur le reste, est quelqu'un qui se considère être le nouveau maître du chat, ou qui est bien au courant que le chat a trouvé un nouveau chez soi.

C'est vers le Dewey de « Théorie de la valuation » (1939/2011) que je me tourne en premier lieu pour faire sens de cet objet et des tensions, mouvements et appels qu'il condense dans ses traces. Dans *La formation des valeurs* (2011) Dewey déploie ce phénomène qu'il nomme « valuation », concernant autant l'appréciation d'un produit qu'on s'apprête à acheter que le déchiffrage de propositions, y compris non discursives, tels les pleurs d'un bébé. Tout ce qui provoque en nous une répulsion ou un attachement relève initialement d'« appréciations immédiates » (« *valuings* », ou « *de facto valulings* » car s'il s'agit de faits non discutables, ils ne sont pas neutres pour autant) à propos desquels on peut former des jugements (« *evaluations* ») quant à eux tout à fait discutables et révisables. Lorsque ces appréciations et ces jugements sont mis en perspective avec leurs possibles suites et conséquences, il y a formation raisonnée de désirs, d'intérêts et de fins, en fonction de la situation concrète et – plus particulièrement – par rapport aux conditions environnantes. L'ensemble de ce processus (comprenant autant les appréciations immédiates que les jugements évaluatifs) est ce que Dewey appelle « *valuation* ». Du moment que nous avons à faire à des « comportements observables et identifiables », qui montrent une « propension vers » ou une « aversion à », toutes sortes de propositions peuvent et doivent pour Dewey être considérées comme relevant d'un processus de valuation. Car, selon

lui, « Tout ce qui est “moteur” participe d’un monde public et observable, et, comme tout ce qui s’y passe, a des conditions et des conséquences observables » (Dewey, 1939/2011 : 88). Et encore, « pris comme signes (et, *a fortiori*, quand ils sont utilisés comme signes) les gestes, les postures, et les mots sont des symboles linguistiques. Ils disent quelque chose et sont de la nature de propositions » (*ibid.* : 84). Dewey nous livre ainsi un réel mode d’emploi, un guide pour l’observation, qui permet de penser le plus petit geste dans l’espace public au même plan que des propositions discursives, telles qu’on les trouverait dans une sphère publique délibérative.

La conduite effective, en tant qu’elle est observable, teste l’exigence d’une valuation et sa nature. Le champ existant d’activités (y compris les conditions environnantes) est-il *accepté* – fait-il l’objet d’un effort pour le maintenir contre des conditions adverses ? Ou bien est-il *rejeté* – fait-il l’objet de tentatives pour s’en débarrasser et produire un autre champ de conduite ? Et dans ce dernier cas, vers quel champ précis, pris comme fin, les efforts-désirs (ou l’agencement d’efforts-désirs qui constitue un intérêt) sont-ils dirigés ? (*Ibid.* : 150-151)

Il est dès lors nécessaire de décrire les différents types de mouvements d’appréciation que génère l’affiche du chat perdu. L’observation minutieuse de l’objet permet d’identifier les traces de tels mouvements, une méthode qui – tout en puisant exclusivement dans une connaissance ordinaire des choses – s’inscrit par son procédé dans une « sociologie de l’indice » (Uzel, 1997) ou dans un « paradigme indiciaire » (Ginzburg, 1989 ; Thouard & Bertozzi, 2007). Un indice renvoyant physiquement aux actions qui ont « affecté » l’objet, l’interprétation d’indices part de traces sensibles pour tenter de remonter à des cours d’action, des processus⁸.

Plus largement, cette analyse matérielle et esthétique des choses de la rue prend aussi ses sources dans les travaux de Dewey sur l’art, notamment dans *L’art comme expérience* (2010/1934), où il se

consacre à rétablir les liens entre l'expérience ordinaire et l'expérience esthétique.

Afin de comprendre l'esthétique dans ses formes accomplies et reconnues, on doit commencer à la chercher dans la matière « brute » de l'expérience, dans les événements et les scènes qui captent l'attention auditive et visuelle de l'homme, suscitent son intérêt et lui procurent du plaisir lorsqu'il observe et écoute, tel les spectacles qui fascinent les foules : la voiture de pompiers passant à toute allure, les machines creusant d'énormes trous dans la terre, la silhouette d'un homme, aussi minuscule qu'une mouche, escaladant la flèche du clocher, les hommes perchés dans les airs sur des poutrelles, lançant et rattrapant des tiges en métal incandescent. Les sources de l'art dans l'expérience humaine seront connues de celui qui perçoit comment la grâce alerte du joueur de ballon gagne la foule des spectateurs, qui remarque le plaisir que ressent la ménagère en s'occupant de ses plantes, la concentration dont fait preuve le mari en entretenant le carré de gazon devant la maison, l'enthousiasme avec lequel l'homme assis près du feu tisonne le bois qui brûle dans l'âtre et regarde les flammes qui s'élancent et les morceaux de charbon qui se désagrègent. [...] Le mécanicien intelligent impliqué dans son travail, cherchant à bien le faire et trouvant de la satisfaction dans son ouvrage, prenant soin de ses matériaux et de ses outils avec une véritable affection, est impliqué dans sa tâche à la manière d'un artiste. (*Ibid.* : 31-33)

Cette analyse est pertinente au-delà du domaine de l'art. Elle met en lumière les différentes intensités d'expérience et d'échange avec les choses du monde. Rappelons que le mot « esthétique » vient du grec *aisthētikos*, relatif à l'*aisthēsis*, « sensation » ou « perception ». Pour Dewey cette perception connaît son accomplissement véritable – le plaisir esthétique – dans l'intégration avec son environnement de vie :

Dans un monde comme le nôtre, chaque être vivant qui acquiert une sensibilité réagit à la présence de l'ordre avec des sentiments harmonieux toutes les fois qu'il trouve autour de lui un ordre qui lui convient. Car c'est seulement lorsqu'un organisme participe aux relations ordonnées qui régissent son environnement qu'il préserve la stabilité essentielle à son existence. (*Ibid.* : 48)

Et la relation à cet environnement est vivante, source et occasion d'un véritable échange :

L'expérience, lorsqu'elle atteint le degré auquel elle est véritablement expérience, est une forme de vitalité plus intense. Au lieu de signifier l'enfermement dans nos propres sentiments et sensations, elle signifie *un commerce actif et alerte avec le monde*. À son plus haut degré, elle est synonyme d'interpénétration totale du soi avec le monde des objets et des événements. [...] Parce que l'expérience est l'accomplissement d'un organisme dans ses luttes et ses réalisations dans un monde d'objets, elle est la forme embryonnaire de l'art. Même dans ses formes rudimentaires, elle contient la promesse de cette perception exquise qu'est l'expérience esthétique. (*Ibid.* : 48 ; souligné par l'auteure)

Dans les deux ouvrages l'enjeu est aussi épistémologique. En reconnectant l'expérience esthétique d'objets ordinaires à celle de véritables œuvres d'art, Dewey réconcilie la dimension esthétique de la connaissance avec sa dimension intellectuelle, toutes deux productrices de connaissance. Dans sa théorie des valeurs, les valeurs sont passées au crible de l'expérience : comme le remarquent les éditeurs de la traduction française, il prend ses distances à la fois avec le positivisme logique, qui considère les valeurs comme non discutables, et avec l'émotivisme, qui sous-estime le contenu *propositionnel* des jugements de valeur en les concevant exclusivement comme expressions d'émotions (Bidet, Quéré & Truc, 2011 : 13-15). Pour Dewey l'objectivité des valeurs est plutôt une affaire d'enquête, d'exercice de l'intelligence dans le traitement d'une situation (*ibid.* : 9). Enquête

est ici à entendre dans son acception la plus élémentaire : toute tentative d'établir des liens entre des faits est déjà enquête, le « trouble » déclenchant l'enquête peut ainsi être tellement minime qu'il passe inaperçu. La qualité intellectuelle des valeurs n'est donc pas absolue ou générale, mais elle se mesure au « caractère adéquat de l'enquête menée sur les manques et les difficultés de la situation existante, mais aussi sur celle qui interroge la capacité de la fin choisie à combler ces manques et à éliminer ces difficultés » (*ibid.* : 16). Pour se démarquer des approches « émotivistes » qui comprennent les affects comme des états psychologiques sans contenu cognitif, il prend comme premier exemple les pleurs du bébé. En pleurant, ce n'est pas que le bébé « exprime » un malaise, il le « manifeste » en vue de s'en défaire. Un deuxième exemple : lorsque quelqu'un s'exclame : « À L'aide ! Au feu ! », il s'agit bien d'une proposition, qui exprime – selon Dewey – que l'état actuel (pointé par les mots) est mauvais, et qui propose implicitement des actions pour une possible amélioration. En ce sens, tout ce qui provoque un mouvement ou une action en vue de maintenir ou de changer un *statu quo*, témoigne d'un processus de valuation. L'émotion peut aussi être comprise dans ce sens. Lorsqu'il y a une aversion (pour l'état actuel) et une attirance (pour une situation prospectée), il est question d'« intérêt » – une notion que Dewey emploie dans son sens étymologique de *inter-esse* : « Ce qui est entre, ce qui unit deux choses par ailleurs éloignées l'une de l'autre. » (*Ibid.* : 37).

S'intéresser, c'est être absorbé, enthousiasmé, emporté par un objet. Prendre intérêt, c'est être sur le qui-vive, vigilant, attentif. Nous disons d'une personne intéressée, à la fois qu'elle se perd dans une affaire et qu'elle s'y trouve. Les deux termes expriment l'absorption du moi dans un objet. (Dewey, 1916/2011 ; Bidet, Quéré & Truc, 2011 : 37)

Ici aussi, l'approche matérielle et esthétique semble s'imposer. Tentons alors de reconstituer ces contextes d'intéressement et de « transaction »¹¹ tels qu'ils se donnent à voir et à comprendre

dans l'affiche sous tous ces aspects, à la fois textuels, matériels et esthétiques.

La première couche de texte formulait une demande en creux ; entre le « *missing* » et la « récompense », le chaînon manquant du message est : si l'absence (*missing*) du chat est comblée grâce à l'action de quelqu'un qui s'est saisi du numéro de téléphone, celui-ci sera récompensé (d'une manière non précisée). L'action sous-entendue par les mots est appuyée notamment par l'emplacement et le format des coupons de numéro de téléphone. Cette même demande était déjà formulée par le collier du chat. Normalement, quelqu'un qui aurait retrouvé ce chat roux avec un collier indiquant un numéro aurait pu – et dû ? – même sans avoir vu l'annonce, faire la démarche de prévenir le propriétaire. Ceci bien entendu à condition qu'il ait compris que le chat était perdu, ou que son maître le cherchait, que le maître était en « état de manque » du chat – car le « *missing* » de l'affiche fonctionne bien dans les deux sens.

La deuxième couche de texte formulait, elle, une requête explicite : « aidez-le à rentrer chez lui », les coupons de numéros devenant ainsi d'incitant principal – l'*« affordance »* décrite par Gibson (1979/2014) –, le moyen pour accomplir l'opération demandée.

Suivant les informations à notre disposition, l'auteur·e de la troisième couche n'obtempère à aucune de ces demandes. Il ou elle n'appelle pas, il ou elle n'aide pas le chat à rentrer chez lui... Plus précisément, on peut dire qu'il ou elle répond indirectement à la deuxième injonction. En effet, selon les mots inscrits sur l'affiche (devenue entre-temps une sorte de tableau d'affichage), le chat « a déménagé », il est donc actuellement dans un nouveau « chez lui »... plus besoin de l'aider à retrouver son ancien logement. Cependant l'auteur de cette troisième couche de texte – et présumé nouveau maître du chat – saisit l'occasion de passer par l'objet-affiche comme support de communication pour accomplir une opération qui était normalement

« prévue » sous forme d'appel téléphonique : donner des nouvelles du chat. Il souhaite communiquer que le chat va bien.

L'objet capte l'attention de multiples façons : ainsi exposée dans la rue, l'affiche interpelle les passants par différents moyens. Les publics touchés par ces invitations dépassent largement les détenteurs d'indices et/ou les trouveurs de chat – public visé par l'auteur de l'affiche. Mais, pour atteindre ce public plus restreint, il vaut mieux « brasser large ». Qui plus est, le public restreint doit être converti de la passivité à l'action (Quéré, 2002). Il doit être mobilisé. Pour que le chat soit aidé à rentrer chez lui, la première couche de texte essaie d'intéresser son public par une récompense, la deuxième couche attache par la sympathie, qu'elle suscite par le ton familier, presque d'un aveu : « Eh oui ! Il est à nouveau en vadrouille... svp... ». Suivant Dewey, il n'y a pas de distinction essentielle entre ces deux modes d'intéressement. « Ce à quoi nous tenons » (Bidet, Quéré & Truc, 2011) – titre de l'introduction à l'ouvrage *La formation des valeurs* – est tout autant une récompense pécuniaire (ou autre) que l'appréciation d'une personne ou d'un animal, deux estimes qui sont ensuite intégrées dans un processus de valuation qui pondère les désirs, les fins et les moyens : est-ce que l'effort en vaut la peine ? Vais-je me lancer dans une recherche du chat ? Vais-je passer un coup de fil pour signaler que je l'ai vu à tel endroit ?

En donnant des nouvelles du chat, son nouveau maître témoigne avoir été « touché » par le deuxième mobile. Pour ce que la trace de son action peut nous en dire, ce qui l'a poussé à agir est le désir que l'ancien propriétaire (et éventuellement d'autres récepteurs de l'affiche) soit rassuré sur le fait que le chat va bien : en effet il ne laisse aucune possibilité de le retracer, il ne pourra donc pas toucher de récompense. Il se limite à signaler que le chat a changé de statut, il n'est plus « perdu », il a « déménagé » ! Si l'ancien propriétaire était toujours en « état de manque », il sera peut-être heureux (comme le propose la petite icône d'un sourire) d'apprendre que le chat n'est plus « perdu ».

En dehors de ces « interlocuteurs textuels », d’autres acteurs ont interagi avec l’objet-affiche, se sont intéressés à elle. En témoignent les nombreux coupons de numéros de téléphone arrachés. Le type de déchirure (continue, de haut en bas), notamment du côté droit de l’affiche, suggère que quelqu’un en a pris toute une série. En effet, l’« invitation » (*affordance*) des coupons à être arrachés, marche souvent si bien que l’accroche fonctionne même avec des personnes qui ne sont pas explicitement visées par le message. On peut bien entendu imaginer que tous les coupons aient été pris par des personnes ayant vu le chat (faisant donc partie des destinataires visés par l’appel à l’aide), mais ce peut être, aussi, des passants, qui ont pris le numéro par pur plaisir de l’arracher, pour imaginer de l’appeler, ou pour le faire sans pourtant avoir de nouvelles du chat, et ainsi de suite.

Autre indice de la capacité de cette affiche à intéresser, à attirer l’attention : comme je l’ai mentionné plus haut, elle a été remarquée par trois (sur sept) des participants d’une marche exploratoire. Deux d’entre eux l’ont prise en photo, la troisième en a parlé dans son compte rendu oral. Je dispose ainsi de trois « comptes rendus » différents, trois témoignages d’intéressement par l’objet-affiche : un par une prise de vue très rapprochée (fig. 4) sur base de laquelle j’ai fait la description, le deuxième par une prise de vue très large (fig. 5), et la troisième par les mots¹².

La nature du dispositif – une marche organisée dans le cadre d’une recherche académique – a très vite poussé les participants à aller plus loin que l’appréciation initiale. Ils mettaient aussitôt et spontanément ces appréciations en perspective avec les finalités de l’exercice : était-il sensé d’être intéressé par tel objet ? Pourquoi cette affiche m’a-t-elle frappée ? Quel intérêt peut-elle avoir dans le cadre de notre exercice ? La discussion qui suivait la marche rendait la valuation des intérêts *nécessaire*, car partagée avec les autres participants. Sachant que chaque participant a fait son parcours individuellement, voyons quels éléments ont accroché l’attention de chacun de ces trois promeneurs,

en commençant par le compte rendu par les mots, que la participante a partagée lors du « débriefing », juste après la déambulation :

[...] ici l'espace était plus intime, il y avait moins de bruit d'ambiance, c'était plus calme, plus résidentiel. Et j'ai remarqué quelques éléments plus précis, genre des fleurs en plastique à une fenêtre en décoration ; et une affiche avec un chat qui était porté disparu [rigole], alors... l'affiche était écrite à la main ! Je trouve ça toujours super drôle ce genre de trucs où on a vraiment le côté personnel... ça apporte... J'aurais pu faire ça, aussi, quoi... Donc je peux très bien m'identifier à ce genre de trucs car, j'aurais pu faire ça aussi, genre, écrire de façon un peu maladroite « j'ai perdu mon chat, aidez-moi à le retrouver ! » [...]¹³

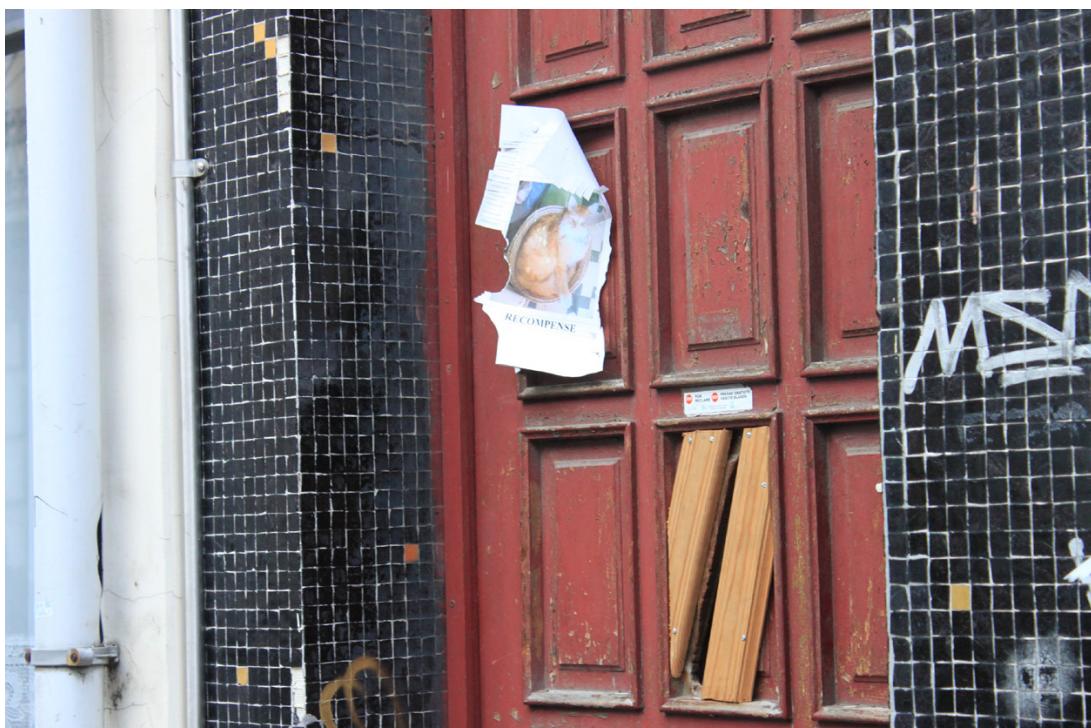


Fig. 5 – Photographie issue d'une marche exploratoire, à Bruxelles, en 2012.
(Licence art libre, Giulietta Laki)

L'informatrice se rappelle l'affiche, et essaye d'expliquer pourquoi celle-ci l'avait marquée. Elle la trouve drôle. Pendant la discussion, cela ne m'a pas posé question, mais en réécoulant l'enregistrement, après avoir pu voir l'objet sur les photographies des autres

participants, j'ai été surprise de la voir qualifiée comme « drôle ». De plus, l'affiche n'était pas « écrite à la main »¹². J'ai ensuite déduit que ce qui semble avoir le plus retenu l'attention de cette participante, était le rajout en haut de la page, lui vraiment écrit à la main, ce qui prend toute la place dans ses souvenirs. Le ton de ce rajout « Eh oui, il est de nouveau en vadrouille [...] *illisible*...] Svp aidez le à rentrer chez lui » est effectivement assez familier ou « personnel ». La formule d'ouverture « Eh oui... » donne l'impression de la reprise d'une conversation laissée en suspens, avec une validation du discours précédent – lui absent du document – comme pour confirmer les attentes imaginées de l'interlocuteur imaginaire. Quand mon informatrice qualifie l'objet de « maladroit », elle se réfère possiblement à cette phrase qui prend la forme d'un aveu résigné. Mais l'objet tout entier peut participer de cette impression. Car le fait de recycler une affiche qui a déjà servi par le passé (plutôt que de la mettre à jour à l'ordinateur et de la réimprimer sans les traces de sa réédition) appuie le côté presque comique de la situation répétée. À le regarder de plus près, l'objet affiche, avec toutes ses ratures, expose en effet une certaine maladresse par le fait qu'il donne à voir une situation problématique qui se répète. Il peut même faire émerger un soupçon de mauvaise gestion : s'il y a eu une deuxième perte ou fuite du chat, il doit y avoir eu un rapatriement, soit par l'intervention d'un « trouvezur » de chat, grâce à une affiche ou au numéro indiqué sur le collier, ou par retour spontané de l'animal (rien n'est dit sur ce rapatriement). Dans les deux cas, après rapatriement, les causes du problème (qu'est-ce qui a fait fuir ou s'égarer le chat ?) n'ont pas été résolues ; pire : les conditions se sont aggravées car les ratures montrent que le chat n'a désormais plus de collier. Ce sont donc notamment les aspects « écrit à la main », « maladresse », « comique » qui sont retenus par cette informatrice. Ce côté « humain » qui émerge de la matérialité de l'objet, de la nature du message, et du contraste avec ce qui est attendu de la part de quelqu'un qui « gère bien »... Par ailleurs, il faut préciser qu'elle n'a fait aucune référence au deuxième ajout manuscrit en bas de la feuille (la « réponse »), dont je ne suis dès lors pas sûre qu'elle l'ait lue.

Que révèlent les deux photographies cependant ? Je n'avais pas de description ni de justification de l'intérêt porté à l'objet par ces deux autres informateurs. Je me suis donc limitée à ce que montrent les photos qu'ils ont prises, et notamment à la différence de cadrage entre l'une et de l'autre, qui peut donner des indices sur les modalités d'appréciation. La première est très rapprochée (fig. 4). C'est elle qui m'a permis de déchiffrer le texte et les annotations. Toute l'attention du photographe est donc focalisée sur l'objet lui-même. La deuxième (fig. 5) montre au contraire l'affiche dans son contexte : l'affiche est reconnaissable, mais son texte n'est pas lisible, le cadrage fait émerger une juxtaposition de matériaux hétéroclites qui entourent la feuille de papier et en constituent l'emplacement... ; l'accroche semble avoir été l'ensemble de ces éléments.

Permettez-moi d'énumérer ce que je vois sur l'une et l'autre photographie.

Plan rapproché : affiche (telle qu'elle a été décrite en ouverture de cette partie), punaises, porte en bois, peinture brunâtre de la porte qui s'écaille.

Plan plus large : feuille blanche déchirée sur les côtés, avec une image en recouvrant presque les 2/3, porte rouge/brunâtre, boîte à lettres percée dans la porte et renforcée avec deux lattes en bois non peint, carrelage noir autour de la porte avec quelques tessellles orange ou blanches ou manquantes, des tags sur ce carrelage...

La première photographie concentre toute l'attention sur l'affiche, nous en montrant le moindre détail, et me permettant de mener mon enquête indiciaire. La composition de la deuxième, quant à elle, met en avant la juxtaposition de matériaux différents, dans une succession de plans verticaux de couleurs et de matières (de gauche à droite : le blanc du mur et de la gouttière, le noir du carrelage, le rouge de la porte en bois, et une deuxième zone de carrelage). Le sujet de la photographie semble être moins l'affiche que l'ensemble, avec un intérêt

prononcé pour le côté bricolé de la porte. L'affiche n'est ici qu'un élément en plus, qui participe d'une impression générale de rafistolages successifs, avec des moyens réduits, mais inventifs. Qui plus est, cette deuxième photographie m'a permis de retrouver l'emplacement exact de l'affiche sur l'itinéraire de la marche, qui n'avait été noté par aucun des participants de la marche.

PERSPECTIVES ESTHÉTIQUES ET MATÉRIELLES DU PUBLIC

Le « commerce actif et alerte avec le[s choses du] monde » (Dewey, 1934/2010 : 54-55) nous a permis de découvrir, autour du buste de Léopold II d'abord, puis autour d'une simple affiche de recherche de chat perdu, des foyers d'intéressement. Deux manières de concevoir l'importance sociétale et politique des choses de la rue ont été esquissées : l'une qui leur confère une pertinence en fonction de leur emplacement, de leur caractère exposé, l'autre qui les considère dans la mesure où elles sont attachantes, intéressantes, mobilisantes... leur degré de politisation est alors affaire de sensibilité.

La perspective esthétique et matérielle que comporte l'enquête sur les choses de la rue incite à éclairer ces deux théories mutuellement, car dans cette perspective, chacune comporte des avancées pour l'autre, notamment concernant des aspects qui ont été signalés dans la littérature comme leurs angles morts respectifs : à savoir la sensibilité pour la première et la *disponibilité* pour la deuxième.

ESPACE PUBLIC ET SENSIBILITÉ

Lorsque l'on s'intéresse à l'expérience sensible de l'espace urbain, il devient par exemple flagrant que le simple fait d'être « exposée » ne suffit pas pour qu'une chose soit « publique ». Il y a des objets et affaires qui, bien qu'étant exposés au grand jour, passent tout à fait inaperçus, ou passent inaperçus jusqu'au moment où quelque chose, ou quelqu'un – un événement, une action, ou encore ce que

l'on appelle « l'air du temps » – *sensibilise* les membres d'un public. Le buste de Léopold II était rendu davantage public par les coiffes florales d'abord, et plus encore par son enlèvement. Le premier geste ne faisait qu'accentuer sa visibilité, le deuxième lui conférait une publicité davantage politique, il « articulait » un propos, rendant manifestes non seulement des choses, mais aussi des liens entre faits, choses et enjeux : il constituait une « prise de position », par les gestes, dans l'espace public spécifiquement matériel et esthétique de la rue (Laki, à paraître).

Inversement, l'expérience esthétique et matérielle des rues d'une ville rend manifeste qu'elles sont à mille lieues de leur prétendue « accessibilité » égale pour tous et pour toutes : les rues d'une ville présentent des choses et affaires auxquelles un passant est particulièrement sensible, desquelles il n'arrive pas à se défaire (elles l'« attrapent » et « collent » à sa peau, comme l'écrivait John Dewey dans la lettre à sa femme), alors qu'un autre les aura à peine remarquées.

Si l'on déplace l'attention de la rue vers la littérature, cette question de la sensibilité est aussi, dans le champ des études sur l'espace public comme sphère médiatique et politique, à bien des égards problématique.

Premièrement, l'oubli de la question de la sensibilité y est en partie lié à la sous-estimation du caractère processuel de *Strukturwandel der Öffentlichkeit*. Nous l'avons vu : la traduction française de l'ouvrage d'Habermas sous le nom d'« espace public » aurait contribué à fixer ce qui était entendu par son auteur comme une qualité historiquement contingente – celle de la publicité (*Öffentlichkeit*) – sous une formulation substantive qui semble désigner un état de fait, ou encore un environnement localisable.

Focalisant l'attention sur la « publicité » en tant qu'état (« être public ») nous perdons de vue qu'il ne s'agit que du résultat d'un processus contingent et réversible (un « devenir public ») au

cours duquel se forme une sensibilité publique diffuse que les militants peinent à canaliser et dont les analystes ont du mal à rendre compte. (Tonnelat & Terzi, 2013)

Dès que l'on (re)considère la publicité comme qualité contingente et éphémère, il devient compréhensible pourquoi – dans la sphère publique médiatique tout comme dans les rues d'une ville – la simple « publication » d'une affaire ne suffit pas pour la rendre publique : médiatisation et publicité ne coïncident que lorsqu'il y a une « sensibilité » au dossier en question.

Tonnelat et Terzi (2013) montrent par exemple comment la publication en 1947 de l'ouvrage *Si c'est un homme* de Primo Levi n'a pas suffi pour que ce témoignage devienne véritablement « public ». Pour cela, il a d'abord fallu que

[...] la Shoah devienne une préoccupation publique, suscitant l'attention et l'intérêt de personnes qui n'avaient pas été directement impliquées dans ces événements [...] Le destin de cet ouvrage rappelle que la publicisation d'un discours n'est garantie ni par ses qualités intrinsèques, ni même par sa seule publication, mais qu'elle est associée aux dynamiques sociales, historiques et politiques qui président à la formation d'une sensibilité publique.

Deuxièmement, la question de la sensibilité peut être rapportée à une autre faiblesse des études qui s'inscrivent dans une perspective théorique et normative de l'espace public : en sus d'autres critiques mentionnées plus haut, a été pointé leur caractère désincarné, procédural et sans contenu (Peters, 1991). Elles manqueraient de « *matters of concern* », alors même que, sans contenu ou objet de préoccupation, il n'y a pas d'implication ou d'adhésion possible : un constat que Habermas a lui-même tenté d'intégrer dans ses travaux, notamment par l'ouvrage *Die Einbeziehung des Anderen* (Habermas, 1996) dans lequel il propose une analyse approfondie du traitement de l'altérité

dans la démocratie délibérative. L'inclusion y est toujours – comme dans ses travaux sur la démocratie délibérative – garantie par la procédure, théoriquement ouverte à tous dans la mesure où elle est déliée de présupposés historiques et identitaires. Mais cette fois Habermas se penche sur ce qui lui fait défaut, à savoir la capacité à toucher les gens et à les impliquer, la capacité de produire de l'adhésion morale et émotionnelle, éléments qu'il considère être cruciaux pour garantir le pluralisme. La procédure échoue en cela, elle est trop abstraite ; raison pour laquelle Habermas cherchait à la traduire dans quelque chose qui résonne avec les expériences de chacun, irrémédiablement plurielles. C'est à cette fin qu'il développe la notion de « patriotisme constitutionnel » : une forme d'adhésion à un projet commun (situé dans l'avenir) qui remplacerait le socle commun sur lequel est basé le modèle républicain classique, à savoir une identité nationale située dans le passé. La proposition en tant que telle ne nous intéresse pas ici, mais bien l'idée qu'il faille trouver un contenu, une matière à partir de laquelle il est possible de s'engager.

Si bon nombre de travaux dans le sillage habermassien ont péché d'une lecture doxique, statique, désincarnée et normative de ses ouvrages, les pistes d'enquête empirique qu'ils ouvrent restent largement inexplorées. Notamment des recherches qui en exploiteraient le potentiel pragmatiste, sous lequel ces travaux incitent à l'exploration d'un espace public pluriel, émergent et en mosaïque (Joseph, 2002 ; Cefai & Joseph, 2002 ; Tonnelat & Terzi ; 2013 ; François & Neveu, 2015) ; ou qui poursuivraient l'entreprise d'explicitation des ancrages privés de la vie publique¹³ (Habermas, 1962/1978) ainsi que des composantes émitives et morales (Habermas, 1996 ; Quéré, 2018) de l'expérience publique et politique... Suivre les objets et les multiples formes d'engagement dont ils témoignent – des plus petites et ordinaires à celles de plus large portée – constitue une piste d'enquête prometteuse à ces égards.

En revenant aux rues d'une ville, il faut reconnaître que, même si l'exposition d'un objet n'est pas une condition suffisante pour le

rendre réellement « public », c'est bien parce qu'ils étaient placés ou abandonnés dans un espace partagé, celui de la rue, que les objets de cette enquête ont pu être remarqués.

PUBLICS ET DISPONIBILITÉ

À cet égard, l'entrée par l'expérience sensible de l'espace urbain constitue un apport précieux pour la théorie des publics également : elle pose la question de la *disponibilité* ; du façonnement d'un monde (potentiellement) commun. Plus spécifiquement, elle éclaire deux aspects, souvent signalés comme faiblesses de la proposition du Dewey de *Le public et ses problèmes* (1927/2010) : celui de la taille et celui du pluralisme des publics.

Nous l'avons vu, l'action d'un public aboutit principalement, pour le Dewey du *Public et ses problèmes*, dans une prise en charge institutionnelle du problème qui l'a fait surgir. De nos jours, fait remarquer Marres (2005 : 215), cet aboutissement est encore moins réaliste qu'au début du XX^e siècle, car les personnes indirectement affectées par les conséquences d'un problème sont souvent encore plus dispersées qu'à l'époque. Des dossiers comme celui des OGM ou celui du Sida par exemple, rassemblent et mobilisent autour d'eux un très grand nombre d'acteurs hétéroclites. S'il s'agissait de simplement « répercuter » ces préoccupations à l'État, il serait bien difficile aujourd'hui d'établir à quel État. Ensuite, les acteurs touchés par ces problématiques sont à tel point variés qu'il est difficile d'imaginer une action conjointe ou un accord entre eux. Par exemple, entre l'entreprise agroalimentaire opérant à échelle planétaire qui décide de modifier ses tomates avec des gènes porcins, et le végétarien européen susceptible de manger ces tomates : bien que concernés par le même dossier, ils ne trouveront pas facilement un terrain d'entente. Marres remarque qu'ils ne seront éventuellement même pas d'accord sur la question de savoir si le dossier des OGM constitue un « problème public », ou pas ; encore moins sur les institutions à appeler à l'action (l'Organisation Mondiale du Commerce ou l'Organisation Mondiale

de la Santé ? ...) et sur les types d'actions à entreprendre (réglementer, interdire, ouvrir le marché...). Sous plus d'un point de vue, ils ne partagent pas le même monde. Marres en conclut que les publics – de Dewey (1927/2010) ainsi que de Lippman (1922 et 1925/1993) ont pour plus grande force celle de montrer que l'engagement en politique peut – et doit – se faire à partir des choses et affaires du monde, à partir d'une matière à intéressement. Au reste, Marres observe que l'efficacité d'un public pourrait résider précisément dans son caractère fantomatique – mystérieux et presque virtuel, qui en fait une entité en partie imaginaire, capable d'exercer une certaine pression. Retenons de ces considérations l'importance, pour un public, d'un solide ancrage dans l'expérience, sous l'enseigne du *disponible*, autant pour trouver des repères communs pour la compréhension du problème, que pour déceler les prises pour l'action.

La question de l'articulation entre différentes échelles de communauté (de la « communauté des voisins » jusqu'à la « grande communauté ») dans l'œuvre politique de Dewey est également soulevée par Mathias Girel (2013), qui avance que ce n'est que par *L'art comme expérience* et les notions d'imagination et d'expérience esthétique que l'on peut articuler les deux de manière satisfaisante. Plus précisément, ces notions permettraient de poser le problème du pluralisme des communautés non pas en termes d'un manque d'homogénéité, mais en termes de prises concrètes pour une expérience partagée, en dépit de l'éclatement ou de la fragmentation des publics. Girel remarque ainsi que, pour Dewey, l'imagination et l'expérience esthétique ouvrent la possibilité de dépasser le « maintenant », à savoir ce qui est *déjà réalisé*, au profit d'autres possibles ; et de dépasser l'« ici », l'ancrage local de l'expérience, au profit d'une compréhension d'autres cultures. Ce n'est que grâce à cette double capacité – propre à l'expérience esthétique (y compris des objets ordinaires, comme le montrent les passages de *L'art comme expérience* cités plus haut) – de dépasser l'expérience actuelle, qu'un public peut être touché. L'expérience esthétique comme façon de (se) rendre sensible à une plus grande variété de possibles, et, par là, de se sentir concerné, d'entrer en relation avec

d'autres « affaires », est alors ce qui permet de déployer tout le potentiel politique des publics, et encore plus des publics d'objets.

Pour comprendre le caractère « public » des rues d'une ville, mais aussi pour comprendre la valeur ajoutée de penser le public à partir des rues, la notion de *possible* s'avère par conséquent décisive.

DES FOYERS D'INTÉRESSEMENT, VERS LA POSSIBILITÉ DU PUBLIC

Nous avons découvert, autour du buste de Léopold II d'abord, puis autour de l'affiche du chat perdu, des foyers d'intéressement.

Bien que je ne propose pas de considérer certains objets de la rue comme « représentatifs » d'autres objets, ils ne sont pas non plus des cas isolés. Au contraire, le but de la recherche sur laquelle s'appuie cet article était d'explorer si et comment la cumulation de ces objets est incisive pour la vie publique. Je n'approfondirai pas ici cette partie de mon enquête, mais je propose d'en esquisser les contours par la médiation d'un autre initiateur du pragmatisme américain, William James. Ce dernier nous donne des clefs pour étudier trois caractères de la publicité que la perspective esthétique et matérielle a mis en évidence, à savoir la « sensibilité », la « disponibilité » et la « possibilité ».

Si les rues d'une ville constituaient un espace public au sens politique du terme, comment pourrait-on en rendre compte ? Les deux questions sont intimement liées. La négligence de certains enjeux, de certains acteurs, contenus, formes et styles de présence dans l'espace public au sens physique et matériel, est liée à l'inexistence et au discrédit des méthodes qui pourraient en rendre compte.

Pour attester l'importance sociétale et politique des rues d'une ville, il ne suffit pas de pointer le caractère mobilisant de l'un ou l'autre des objets qui les peuplent, il faut aussi montrer comment ces choses se tiennent les unes aux autres, et si et dans quelle mesure l'ensemble

de ces objets constitue une dimension spécifique de la vie publique, créant éventuellement un « terreau » favorable aux mobilisations¹⁴.

La manière dont j'ai abordé les objets singuliers, telle l'affiche du chat, relève de cette forme de connaissance « par contact » ou « par fréquentation » (*knowledge by acquaintance*), incontournable pour James (1890). L'autre forme de connaissance, davantage conceptuelle (*knowledge about*) connaissance « sur les choses », s'acquierte, pour James, par l'exploration des relations (causales, conjonctives...) qui opèrent des rapprochements – toujours partiels – entre les choses.

Chaque fois qu'un objet était évoqué dans un compte rendu, ou une discussion de marche exploratoire, il était mis en relation avec d'autres objets, situés ailleurs ou dans une expérience passée, ou rencontrés dans le récit de quelqu'un d'autre. À un certain point de l'enquête, il est apparu impossible de faire abstraction de ce mode de fonctionnement particulier de la production de sens de l'expérience sensible de la rue. La connaissance « sur les choses » permet, en tissant des liens, d'explorer les rues dans un ordre qui transgresse sans cesse les relations de contiguïté spatiale.

Cette forme de connaissance conceptuelle n'est pas pour autant abstraite : pour James le but reste toujours d'aboutir dans l'expérience, au plus près d'un objet. Selon lui, la « systématisation des choses » est toujours établie « en référence à un foyer d'action et d'intérêt qui réside dans le corps [...]. Le corps est l'œil du cyclone, la source des coordonnées, le lieu constant des accentuations dans tout ce cours de l'expérience. » (James, 2007 ; Lapoujade, 2007 : 51). Toute connaissance – même la plus conceptuelle – constitue ainsi un cheminement concret dans l'expérience, un cheminement qui vise à enrichir les concepts de significations et d'importances nouvelles (Drumm, 2014).

D'objet en objet, de photographie en photographie, j'ai suivi les multiples façons qu'a une chose d'en appeler beaucoup d'autres. Que ce soit dans les comptes rendus d'informateurs (comme ceux des

participant·e·s aux marches exploratoires), ou par ce à quoi les objets renvoient dans ma propre expérience, j'ai tenté de reconstruire la manière dont ces choses créent implicitement des « séries ». Des séries qui fonctionnent, mais aussi qui mettent en évidence les décalages que comportent certaines mises en relation. Car chaque fois que l'on isole un caractère pour lui donner la capacité de rassembler des choses sous son égide, c'est une étonnante pluralité d'objets qui est touchée et impliquée. Séries que j'ai constituées sous forme de planches photographiques thématiques, comme autant de propositions de prolongement de l'enquête à partir de chaque objet rencontré de manière approfondie, pour en explorer la « portée », une forme d'épaisseur théorique alternatif à la montée en généralité¹⁵.

En ce qui concerne la connaissance « par fréquentation », l'expérience y est à tel point centrale que James arrive à dire que « nous connaissons une chose dès que nous avons appris comment nous comporter à son égard, ou comment aller au-devant du comportement que nous en attendons. Jusque-là, elle nous demeure “étrangère” » (James, 2005). Une conception pratique de l'expérience dont je souhaite souligner l'inflexion esthétique et matérielle.

À la suite de Despret et Galetic (2007), je vois en cette perspective pratique une manière de garantir la possibilité d'un pluralisme radical qui, face aux difficultés de penser une certaine continuité et unité de l'expérience, pourrait induire à la tentation « de postuler une nature éternelle et transcendante » (*ibid.* : 50), comme cela a été le cas pour Jakob von Uexküll (1934/1965). Pour rétrospectivement préserver le célèbre naturaliste de ce piège intellectuel, Despret et Galetic s'engagent dans l'amusante et pressante entreprise de faire de James un « lecteur anachronique » de ses travaux, à savoir, de traduire théoriquement ce que von Uexküll faisait dans sa pratique : pour comprendre ce qui est pertinent dans les mondes des autres (animaux principalement) il suivait leurs actes.

Pour James, les actes permettent en effet d'accéder aux *perspectives* des autres, car ils articulent les mondes autour de ces foyers d'action et d'intérêt que sont les corps. La perspective, c'est le lieu à partir duquel ce monde devient nôtre. Plus : l'activité est

[...] la condition d'un « nôtre » qui doit se construire de proche en proche. C'est par les actions, c'est-à-dire ces relations particulières que nous entretenons avec les choses de la réalité, relations par lesquelles ces choses nous confrontent, que nous constituons un monde commun. C'est dans les actes que le monde nous résiste au mieux, qu'il nous oblige à le prendre en considération. En d'autres termes, c'est en éprouvant ce qui résiste, au travers de l'action, que la réalité se donne comme commune.

(Despret & Galetic, 2007 : 71)

Dans une perspective esthétique et matérielle, le caractère public des rues d'une ville ne correspond pas à un type de lieu, ni n'esquisse un intérêt général préétabli qui transcenderait les intérêts ponctuels, situés ou privés... Au contraire, les rues exposent par leur coprésence une multiplicité de perspectives, une multiplicité de foyers d'intérêt, parfois antagonistes, parfois non.

Des foyers qui ne sont pas « exposés » dans un espace neutre ou abstrait, comme sur un plan géométrique avec un seul point de fuite, mais qui le sont avant tout l'un à l'autre, avec les multiples prises de risque (et occasions) que cela comporte.

À toutes les échelles, l'accent est mis sur les valeurs et les intérêts considérés comme autant de façons de relier les composantes d'une situation (l'intérêt comme « inter-es- se », au sens de Dewey), et non comme idées ou intentions posées *a priori* en dehors du contexte. L'« intérêt public » est alors ce qui se trouve « entre » les membres d'un public et entre différents publics, ce qui les relie et – en même temps – les différencie. Les rues sont publiques dans le sens où elles mettent en perspective la pluralité des pratiques en les exposant au

contact, au frottement, à la confrontation ou au conflit. Autrement dit, elles exposent les pratiques à l'enquête (au sens large). Par conséquent, les rues ne sont publiques que dans la mesure où elles maintiennent ouverte la possibilité de l'enquête, fondement de la démocratie selon Dewey.

Un bref retour vers les travaux d'Isaac Joseph, permet de mesurer l'ampleur des déplacements opérés par une perspective spécifiquement esthétique et matérielle de l'espace public. Dans sa perspective, davantage centrée sur les acteurs humains, l'espace public était conçu comme espace de circulation, avec pour exigence la possibilité de se « déprendre » :

L'hospitalité paradoxale et minimale que nous attendons d'un espace public urbain, espace de circulation susceptible d'être « visité » (Kant) par tout un chacun, et espace de rencontre avec l'étranger, veut qu'il soit accessible et nous offre des prises pour l'activité en cours, tout en ménageant la possibilité de se déprendre, d'évoluer dans un monde de liens faibles. (Joseph, 1998)

Si – en enquêtant les rues par les choses et avec William James – il y a bien un certain type de « circulation » – celle de la connaissance ambulatoire (James, 1909/1998) qui peut et doit être appliquée comme une pensée de l'urbanité (Joseph, 2002 ; Bulle, 2009 ; Laki, à paraître) – ce terme n'indique certainement pas un mouvement fluide ; il renvoie au contraire à l'éprouvant travail de remonter les relations : la connaissance ambulatoire ne se forme que par l'exploration lente et raboteuse des chemins frayés par l'expérience.

Davantage encore, le caractère public des rues renvoie ainsi avant tout à leur caractère inattendu, aux problèmes qui « tendent la main » et « collent à la peau » (Dewey, *in* Westbrook, 1991) ; il renvoie à la présence choquante des espaces urbains et de leurs objets, leur aptitude à nous interPELLER, toucher, concerner, engager... « Oui, il y a un monde

extérieur, objectif, indépendant de nous et qui précède l'expérience que nous en faisons. Les choses sont là “avant” nous », écrit David Lapoujade (2007), se faisant porte-parole de William James. Les événements de l'expérience pure sont des « chocs qui nous contraignent à affirmer la chose comme extérieure à notre perception. Entre le monde et nous, il y a un choc incessant, qui nous force à croire en son extériorité par sa brutalité même et son caractère inattendu. » (*Ibid.* : 47-48).

Le terme « public » ouvre sur la *possibilité* du « partageable », et pose la question de ce qui est réellement et concrètement partagé, de ce qui *peut* devenir « commun ». Dans l'espace public de la rue, la mise en commun est *possible*, mais pas garantie. Et cette possibilité est directement reliée aux articulations et attachements qui naissent dans les pratiques des espaces : la qualité politique de l'espace public entendu sous sa forme esthétique et matérielle reste intrinsèque, immanente à celui-ci. En étudiant les choses de la rue de plus près – et spécialement les plus quotidiennes tels une affichette ou un simple objet perdu, ramassé et mis en évidence –, on peut y reconnaître les multiples traces d'interactions entre des personnes et actes qui ne se sont jamais côtoyées. Ces choses donnent aussi à voir toute une série de micro-collaborations, d'anticipations de gestes d'autres passants... De la sorte, elles témoignent d'un certain sens de la rencontre à distance, d'un sens de la disposition de ces occasions *possibles* et potentielles. Que ce soient les occasions d'interaction, de contrôle, de coopération ou de confrontation, ces occasions *disponibles* – disposées et soignées – révèlent une certaine sensibilité. Davantage encore : ils contribuent à forger et à modifier cette *sensibilité*.

En ce sens, les rues constituent bien une dimension spécifique de la vie publique et politique, une dimension qui n'apparaît que par le biais de la perspective esthétique et matérielle. Qu'elles soient déposées, exposées ou tout simplement perdues ou abandonnées, les choses de la rue contribuent à façonner cet environnement toujours pré-existant et toujours à faire. En façonnant la ville, elles constituent

des contributions significatives à la vie publique, des formes de participation¹⁶ très dissemblables des échanges d'arguments entre citoyens libres et rationnels dans une sphère délibérative... Elles contribuent à bâtir notre lieu de vie, non comme un décor passif, mais comme un milieu vivant, riche en prises pour l'action.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGOYARD Jean-François (2010), *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Bernin, À la croisée (1^e éd., 1979, Paris, Éditions du Seuil).
- BANOS Vincent & Jacqueline CANDAU (2013), « L'émergence d'un espace public en milieu rural : Jalons méthodologiques », in Garat Isabelle, Séchet Raymonde & Djemila Zeneidi (dir.), *Espaces en transactions*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 177-190.
- BENNETT Rebecca Jane (2010), *Vibrant Matter : A Political Ecology of Things*, Durham, Duke University Press.
- BENTLEY Arthur & John DEWEY (1949), *Knowing and the Known*, Boston, Beacon Press.
- BERDOULAY Vincent, GOMES Paulo C. da Costa & Jacques LOLIVE (2004), *L'espace public à l'épreuve : régressions et émergences*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- BIDET Alexandra, QUERE Louis & Gérôme TRUC (2011), « Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs », introduction à J. Dewey, *La formation des valeurs*, Paris, La Découverte, p. 5-64.
- BRAUN Bruce & Sarah WHATMORE (2010), *Political Matter : Technoscience, Democracy, and Public Life*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- BRYANT Levi R. (2011), *The Democracy of Objects*, Ann Arbor, University of Michigan Library/ Open Humanities Press.
- BULLE Sylvaine (2009), « William James : d'une pensée ambulatoire à une pensée de l'urbanité », in Younès Christiane & Paquot Thierry (dir.), *Le territoire des philosophes : lieu et espace dans la pensée au XX^e siècle*, Paris, La Découverte, p. 201-225.
- CEFAÏ Daniel (2009), « Comment se mobilise-t-on ? L'apport d'une approche pragmatiste à la sociologie de l'action collective », *Sociologie et sociétés*, 41 (2), p. 245-269.
- CEFAÏ Daniel & Isaac JOSEPH (2002), *L'héritage du pragmatisme : Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- CHELKOFF Grégoire & Jean-Paul THIBAUD (1992), « L'espace public, modes sensibles », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 57-58, n° spécial « Espaces publics », p. 7-16.
- CLETTE Véronique, DAEMS Amélie & Andy VANDEVYVERE (2007), *La ville au fil des pas : les marches d'exploration urbaine*, Politique des Grandes Villes.
- DESPRET Vinciane & Stéphan GALETIC (2007), « Faire de James un lecteur anachronique de von Uexküll : esquisse d'un perspectivisme radical. », in Didier Debaise (ed.), *Vie et expérimentation. Peirce, James, Dewey*, Paris, Librairie Philosophique Vrin.
- DEWEY John *et al.* (1916/2011), « Intérêt et discipline », in Id., *Démocratie et éducation suivi de Expérience et éducation*, Paris, Armand Colin
- DEWEY John (1927/2010), *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard.

- DEWEY John (1934/2010), *L'art comme expérience*, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1939/2011), *La formation des valeurs*, Paris, La Découverte.
- DRUML Thierry (2014), *Si c'est vrai, qu'est-ce que ça change ? William James : fabrique des savoirs, fabrique philosophique*, thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles. En ligne : [\[difusion.ulb.ac.be/vufind/Record/ULB-DIPOT:oai:dipot.ulb.ac.be:2013/209258/Details\]](http://difusion.ulb.ac.be/vufind/Record/ULB-DIPOT:oai:dipot.ulb.ac.be:2013/209258/Details).
- FRANÇOIS Bastien & Érik NEVEU (eds) (2015), *Espaces publics mosaïques : Acteurs, arènes et rhétoriques des débats publics contemporains, Res publica*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- GIBSON James J. (1979/2014), *Approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux, Éditions Dehors.
- GINZBURG Carlo (1989), *Mythes, Emblèmes, Traces : Morphologie et Histoire*, Paris, Flammarion.
- GIREL Mathias (2013), « John Dewey, l'existence incertaine des publics et l'art comme "critique de la vie" », in Bruno Ambroise & Christiane Chauviré (dir.), *Le mental et le social*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons Pratiques », 23), p. 331-347.
- GOFFMAN Erving (1963/2013), *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, D. Cefai (ed.) Paris, Economica.
- GUERIN Florian (2017), « Les marches urbaines exploratoires de nuit : une critique socio-urbaine en situation. », in S. Pène & F. Zenasni (dir.), *Sciences du design*, Paris, Presses universitaires de France, p. 105-127.
- HABERMAS Jürgen (1962/1978), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot.
- HABERMAS Jürgen (1992), « "L'espace public", 30 ans après », *Quaderni*, 18, Les espaces publics, p. 161-191.
- HABERMAS Jürgen (1996), *Die Einbeziehung Des Anderen : Studien Zur Politischen Theorie*, Francfort, Suhrkamp.
- HABERMAS Jürgen (1998), *L'intégration républicaine. Essais de théorie politique*, Paris, Fayard.
- HOULSTAN-HASAERTS Rafaella (2019), *Le tournant esthétique de la participation urbaine à l'épreuve de la société civile. Une recherche en terrains bruxellois*, Thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles.
- JAMES William (1890), *The Principles of Psychology*, New York, Henry Holt and Company.
- JAMES William (1897/2005), *La volonté de croire*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.
- JAMES William (1909/1998), *La signification de la vérité : une suite au « Pragmatisme »*, Lausanne, Éditions Antipodes.
- JAMES William (1909/2007), *Philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste*, D. Lapoujade (ed.), Paris, Les empêcheurs de penser en rond.
- JAMES William (1912/2007), *Essais d'empirisme radical*, Paris, Flammarion.

- JOSEPH Isaac (1984), *Le passant considérable. Essais sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens.
- JOSEPH Isaac (1992), « L'espace public comme lieu de l'action », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 57 (1), p. 211-117. En ligne : [persee.fr/doc/aru_0180-930x_1992_num_57_1_1716].
- JOSEPH Isaac (1997), *La ville sans qualités*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- JOSEPH Isaac (2002), « Pluralisme et contiguïtés », in D. Cefaï & I. Joseph (eds), *L'héritage du pragmatisme : Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- JOSEPH Isaac (2007), *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, D. Cefaï (ed.), Paris, Economica.
- LAKI Giulietta (à paraître), *Les choses de la rue et leurs publics. Pour une connaissance ambulatoire de l'espace public objectal à Bruxelles*, thèse de doctorat, Université Libre de Bruxelles. En ligne : [difusion.ulb.ac.be/vufind/Record/ULB-DIPOT:oai:dipot.ulb.ac.be:2013/277031/Details] (à paraître 2020).
- LAPOUJADE David (2007), *William James. Empirisme et pragmatisme*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond.
- LATOUE Bruno (1989), *La science en action : introduction à la sociologie des sciences*, Paris, La Découverte.
- LATOUE Bruno (1997), *Nous n'avons jamais été modernes : Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
- LATOUE Bruno (2004), « Why Has Critique Run out of Steam ? From Matters of Fact to Matters of Concern », *Critical Inquiry*, 30.
- LATOUE Bruno & Peter WEIBEL (2005), *Making Things Public : Atmospheres of Democracy*, Cambridge, Mass, MIT Press.
- LAW John & John HASSARD (1999), *Actor Network Theory and After*, Oxford, Blackwell.
- LEVI Primo (1947/1976), *Si c'est un homme*, Paris, Julliard.
- LIPPmann Walter (1922), *Public Opinion*, New York, Macmillan Company.
- LIPPmann Walter (1925/2008), *Le public fantôme*, Paris, Démopolis.
- LOFLAND Lyn H. (1985), *A World of Strangers : Order and Action in Urban Public Space*, Waveland Press.
- LOFLAND Lyn H. (1998), *The Public Realm : Exploring the City's Quintessential Social Territory*, Transaction Publishers.
- LYNCH Kevin & Malcolm RIVKIN (1959), « A Walk Around the Block », *Landscape Magazine of Human Geography*, 8 (3), p. 24-34.
- MADELRIEUX Stéphane (2016), *La philosophie de John Dewey*, Paris, Librairie Vrin.
- MARRES Noortje (2005), *No Issue, No Public : Democratic Deficits after the Displacement of Politics*, Amsterdam, Ph.D. Netherlands Graduate Research School of Science, Technology and Modern Culture.

- MARRES Noortje (2010), « Front-Staging Nonhumans : Publicity as a Constraint on the Political Activity of Things », in Bruce Braun & Sarah Whatmore (eds), *Political Matter : Technoscience, Democracy, and Public Life*, University of Minnesota Press.
- MARRES Noortje (2012), *Material Participation : Technology, the Environment and Everyday Publics*, Springer.
- MARRES Noortje (2015), *Annual Lecture – « What Makes a Public Affair ? »*, Munich, Haus der Kunst.
- MASUREL Hervé (2012), « Guide méthodologique des marches exploratoires. Des femmes s'engagent pour la sécurité de leur quartier », Secrétariat général du comité interministériel des villes (ed), St Denis, Les éditions du Comité Interministériel des Villes.
- MOL Annemarie (2003), *The Body Multiple : Ontology in Medical Practice*, Durham, Duke University Press.
- PECQUEUX Anthony (2012), « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés*, 22, p. 27-41. En ligne : [\[journals.openedition.org/traces/5418\]](http://journals.openedition.org/traces/5418).
- PEIRCE Charles Sanders (1978/2017), *Écrits sur le signe*, G. Deledalle (ed.), M. Girel (préface), Paris, Éditions du Seuil.
- PETERS Bernhard (1991), *Rationalität, Recht und Gesellschaft*, Francfort, Suhrkamp.
- QUERE Louis (2002), « La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste », in D. Cefaï & I. Joseph (eds), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 131-160.
- QUERE Louis (2018), « L'émotion comme facteur de complétude et d'unité dans l'expérience. La théorie de l'émotion de John Dewey », *Pragmata*, n°1, p. 10-59. En ligne : [\[revuepragmata.files.wordpress.com/2018/09/pragmata-2018-1_quere.pdf\]](http://revuepragmata.files.wordpress.com/2018/09/pragmata-2018-1_quere.pdf).
- SINTOMER Yves (1999), « J. Habermas, L'intégration républicaine », *Politix*, 12 (46), p. 173-77. En ligne : [\[persee.fr/doc/polix_0295-2319_1999_num_12_46_1064\]](http://persee.fr/doc/polix_0295-2319_1999_num_12_46_1064).
- THIBAUD Jean-Paul (2001), « La méthode des parcours commentés », in M. Grosjean & J.-P. Thibaud (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses, p. 79-99.
- THOMAS Rachel (ed.) (2010), « L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI^e siècle, entre passivité et plasticité des corps en marche », Grenoble, CRESSON-École nationale supérieure d'architecture de Grenoble/ PRI « Ville et environnement ».
- THOUARD Denis & Marco BERTOZZI (2007), *L'interprétation des indices : Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Lille, Presses universitaires du Septentrion.

TONNELAT Stéphane & Cédric TERZI (2013), « Espace Public », in *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*. En ligne : [dicopart.fr/fr/dico/espace-public-0].

UEXKÜLL Jacob von (1934/1965), *Mondes animaux et monde humain. Suivi de Théorie de la signification*, Paris, Denöel.

UZEL Jean-Philippe (1997), « Pour une sociologie de l'indice », in Majastre Jean-Olivier, Pessin Alain & Pascale Ancel (dir.), *Vers une sociologie des œuvres : cinquièmes rencontres internationales de sociologie de l'art de Grenoble*, Paris, L'Harmattan.

WESTBROOK Robert Brett (1991), *John Dewey and American Democracy*, Ithaca, Cornell University Press.

ZASK Joëlle (2013), *Outdoor Art. La sculpture et ses lieux*, Paris, La Découverte.

ZASK Joëlle (2016), *La démocratie aux champs*, Paris, La Découverte.

Ressources en ligne

RTBF (Radio-Télévision belge de la Communauté française) (2018) « Le buste de Léopold II au parc Duden “déboulonné” par des militants anti-coloniaux », publié le 11 janvier 2018, [rtbf.be/info/regions/bruxelles/detail_parc-duden-a-forest-le-buste-de-leopold-ii-a-t-il-ete-deboulonne-durant-la-nuit?id=9808178].

GHYSSELS Marc-Jean (2018), « Appel à Retrouver Le Buste de Léopold II ! », publié le 12 janvier 2018, [facebook.com/ghyssels123456789/videos/10215307805597791/].

NOTES

1 Je souhaite remercier les membres du jury du prix Gérard Deledalle d'avoir attribué la mention spéciale du jury à la thèse de doctorat dont cet article est issu (Laki, à paraître 2020). Je remercie aussi vivement les membres du jury de ma thèse pour leurs précieux retours et commentaires, et particulièrement pour les questions de Noortje Marres et de Benedikte Zitouni sur l'articulation entre la notion d'espace public et la théorie des publics, auxquelles j'ai en partie tenté de répondre ici. Et enfin, merci à Daniel Cefäï, pour ses commentaires et suggestions si stimulants, qui ont orienté et accompagné l'écriture de cet article.

2 La commune est en Belgique une entité administrative comparable par exemple aux municipalités en France.

3 Pour une discussion des notions d'« objet » et de « chose », le lecteur pourra se reporter à ma thèse de doctorat, intitulée « Les choses de la rue et leurs publics. Pour une connaissance ambulatoire des espaces publics objectaux à Bruxelles » (Doctorat sciences politiques et sociales, Université Libre de Bruxelles, 2018). Ici il suffira de préciser que j'emploie les deux termes comme synonymes et que je considère comme « choses de la rue » des objets de petite taille qui sont « meubles » : mobiles et amovibles. Outre leur taille, les objets de mon corpus ont pour point commun le fait

qu'ils donnent à voir l'intervention de quelqu'un, qu'ils constituent la trace de l'action d'au moins une personne. Concrètement, les actions et attitudes qui concernent la matérialité de l'espace public, mais sans laisser de trace physique se situent donc hors du champ de ma perspective.

4 Le titre complet *Strukturwandel der Öffentlichkeit. Untersuchungen zu einer Kategorie der bürgerlichen Gesellschaft* (1962) – littéralement, « Mutations structurelles de la publicité. Enquêtes sur une catégorie de la société bourgeoise » – a été publié en français en 1978 sous le titre *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*.

5 Alors que je me penche ici sur l'environnement urbain, la notion d'espace public doit aussi être mise à l'épreuve dans les espaces ruraux et villageois. Voir à ce propos par exemple Banos & Candau (2013) et Zask (2016).

6 Ces « marches exploratoires » (Clette, Daems & Vandevyvere, 2007 ; Masurel, 2012) alliaient l'expérience sensorielle individuelle en déambulation avec des discussions collectives pour évaluer cette expérience. En France, les méthodes d'enquête sensorielle et par la marche (Chelkoff & Thibaud, 1992 ; Thibaud, 2001 ; Thomas, 2010 ; Guérin, 2017) ont été développées notamment dans le sillage du travail de Jean-François

Augoyard (1979/2010) et au laboratoire Cresson à Grenoble. J'ai pour ma part également puisé inspiration dans des dispositifs expérimentaux dont j'ai trouvé trace dès 1959, chez Kevin Lynch. La marche dont il est question ici faisait partie d'une série de marches organisée en neuf petits groupes hétérogènes pour un total de trente-neuf participants. Quatre participant·e·s ont été recruté·e·s au cours « Corps, technique et culture matérielle » de l'ULB, les autres l'ont été par le bouche-à-oreille et directement dans la rue, pour atteindre une certaine diversité. Cet extrait se réfère à la toute première marche, qui a eu lieu le 12 décembre 2012 et reliait la place Saint-Josse à la Gare du Nord, à Bruxelles.

7 Dewey distingue la « transaction » de la « *self-action* » et de l'« interaction ». La deuxième est fondée sur la conviction pré-scientifique que les choses ont des pouvoirs d'action propres, depuis Galilée elle a été supplantée par des modélisations sous formes d'« interaction » (où des parties isolables interagissent avec des actions-réponses dictées par des lois). La « transaction » cependant concerne des efforts de description qui s'attaquent à des aspects et phases d'action multiples, sans attribuer à des entités, essences ou réalités une agentivité indépendante et suprême (Bentley & Dewey, 1949 : 120).

8 Pour Charles S. Peirce (1978), l'indice fonctionne par lien symptomatique, là où l'icône

fonctionne par ressemblance et le symbole par convention.

9 Pour Dewey la « transaction » renvoie aux efforts de description qui s'attaquent à des aspects et phases d'action multiples, sans attribuer à des entités, essences ou réalités une agentivité indépendante.

10 Mon but est de mettre le plus possible sur le même plan les éléments discursifs et les éléments non-discursifs, cela vaut aussi bien pour les objets observés que pour les outils de l'enquête et les manières d'en rendre compte.

11 Extrait du compte rendu d'une marche exploratoire du 12 décembre 2012, réalisé dans le cadre de la recherche doctorale de l'auteure. Cf. Laki (à paraître).

12 Malgré que la description de la participante ne correspond pas exactement à ce que les photographies des deux autres participants ont pu montrer *a posteriori*, il semble avéré qu'il s'agit de la même affiche, car elle a été mentionnée pour le tronçon dans lequel j'ai pu localiser l'affiche des photographies et parce que lorsqu'elle l'a décrite pendant le débriefing, un des deux photographes a réagi pour dire qu'il avait également remarqué cette affiche, et qu'il l'avait prise en photo.

13 « À une époque où la “vie privée” était bien loin de constituer un objet légitime pour les historiens,

Habermas prenait le risque de s'interroger sur les évolutions de la sociabilité familiale et mondaine pour en tirer une plus grande intelligence de la production et de l'activation des dispositions citoyennes » soulignent François & Neveu (*Espaces publics mosaïques*, 2015 : 3).

14 J'emprunte le terme à Rafaella Houlstan-Hasaert (2019) qui – à une tout autre échelle, cette fois historique – a montré comment des formes de mobilisation des années 1960 et 1970 ont constitué un « terreau » pour ce qu'elle appelle le tournant esthétique de la participation, trente ans plus tard.

15 À remarquer qu'autant les travaux de John Dewey que ceux de William James ont été caractérisés comme allant vers un « pluralisme des portées » (Joseph, 2002) et que pour Marres (2015) le principal moyen de légitimation et d'action des « *material publics* » est la « portée » d'une affaire et non sa généralité.

16 Sur les conditions de qualification de ces contributions objectales comme véritables formes de participation – parfois même de participation politique *stricto sensu* – voir Laki (à paraître), ainsi que les prolongements à la fois théoriques et expérimentaux que cette recherche connaît actuellement au sein du collectif de recherche et d'action *Urban species (p-lab)*.